Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 85 (1958)

Heft: 8

Artikel: Un pour tous, tous pour un ! : paroles au Conseil des patoisants romands

Autor: Wiblé, Eugène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-230968

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN POUR TOUS, TOUS POUR UN !

Paroles au Conseil des Patoisants romands

par Eugène WIBLÉ

Voici quelques extraits de la judicieuse allocution prononcée par M. Eugène Wiblé, lors d'un « Conseil » des patoisants romands, extraits marqués au coin de l'idéal commun dont chacun de nous doit s'inspirer pour que notre mouvement prenne sa signification la plus haute...

Au moment où le Conseil des patoisants vient, pour la première fois, de nommer un nouveau président, il m'a paru opportun, à moi, non usager du patois et neutre en vérité, d'émettre quelques idées générales sur les problèmes qui se posent aux patoisants. Les problèmes ? Il n'y en a qu'un, comme me l'écrivait notre secrétaire Oscar Pasche : Tout, Conseil, *Conteur*, émissions, archives est et doit être UN. Il n'y a — je commente — qu'un esprit qui doit régner entre nous.

Il a été souvent question du *Conteur*, au Conseil. Il me semble — c'est mon opinion personnelle — que notre petit journal a trouvé actuellement une forme heureusement équilibrée dans la partie patoise : nos divers parlers sont équitablement représentés.

Mais l'important n'est pas ce dosage : le vrai problème est ailleurs, il est au même endroit que celui de la présidence et que celui des Emissions, et que celui des Archives, il est très haut, je vous le dis tout de suite. Il est dans *l'esprit*, et aussi dans le cœur, que nous devons mettre dans tout ce que nous faisons.

Un esprit. Quel esprit ? — L'esprit romand ? Je n'y crois pas.

Il n'y a pas d'esprit romand, *et c'est tant mieux*. D'ailleurs, qu'y a-t-il de commun entre les Romands ? Pas le paysage : le site de Cartigny, celui de Saint-Saphorin, celui d'Albeuve, celui du Landeron, celui de Savièse, celui de Saignelégier sont aussi différents que possible. Ce n'est pas non plus les us et coutumes qui seraient à nous tous, Romands, et qui ne seraient qu'à nous. Ce que nous avons en commun, c'est la langue française... et ce n'est justement pas cela qui nous réunit !

Non, il est heureux qu'il n'y ait pas d'esprit romand. J'ai peur, voyez-vous, d'une « Romandie » opposée à une « Alémanie » : je verrais là la tentation d'une dispute.

Non, mais il y a un ESPRIT SUISSE, il y a vingt-cinq républiques, aussi autonomes que le permettent les nécessités de la vie moderne, vingt-cinq républiques, chacune avec ses costumes, ses mœurs, son ou ses patois, vingt-cinq républiques qui ont en commun ceci : *la nécessité absolue de maintenir l'équilibre entre les particularités locales et les exigences de la patrie commune, entre les forces centrifuges et l'esprit de clocher, vingt-cinq républiques dont le sort dépendra d'une seule chose, qui est notre devise :* Un pour tous, tous pour un. *Si chacune de ces vingt-cinq républiques sait estimer, comprendre, aimer les vingt-quatre autres, la Suisse vivra.*

Je crois que tout est une affaire d'amitié. A la première séance où j'ai été convoqué chez les patoisants — c'était avant la naissance du Conseil — je ne savais pas comment moi, Genevois, je serais accueilli : ç'aurait pu être par une moquerie...

Non. J'ai été accueilli par le sourire si cordial de Fernand-Louis Blanc, et puis une voix s'est écriée : « Voilà notre combourgeois ! » — Et ç'a été fait : j'étais

conquis. Et depuis, que de gentillesses mes collègues ont eues pour moi ! Une amitié ainsi est née entre nous. Un sourire, un mot gentil, tout est là.

Bien sûr, cela ne « va » pas toujours tout seul. D'abord, l'amitié, l'amitié sans nuages, elle est pour plus tard, pour le Paradis. Et puis, nous ne sommes pas des citoyens laminés, découpés, calibrés, comme il y en a : ce n'est pas chez nous que l'on vote à 99,98 % de majorité ! Nous avons, outre nos défauts de pauvres et misérables humains, limités, incomplets, imparfaits, nous avons nos tempéraments, nos caractères bien individualisés. *Parbleu : c'est cela que nous cultivons ! Nos caractères propres, donc nos différences. Mais tout l'esprit suisse est là : il s'agit d'arriver à aimer les différences.* Il s'agit d'estimer les autres d'être ce qu'ils sont ; il s'agit qu'un Vaudois ou un Genevois puisse aider un Valaisan à être le plus valaisan possible !

Et ce n'est pas là qu'un sentiment, qu'une attitude purement affective : c'est une sauvegarde. D'aimer Monsieur X d'être Fribourgeois, me prouve qu'il est possible que Monsieur X m'aime d'être Genevois. Respecter les mœurs, les coutumes, le patois de mes collègues, c'est une garantie qu'ils respecteront nos mœurs genevoises et, sinon notre patois, du moins notre français local.

C'est l'esprit suisse : un seul peuple de frères. C'est un grand poète qui l'a dit — et les poètes sont ceux qui savent mieux que nous, qui disent mieux que nous.

Mais il y a plus. Il y a que notre Suisse est un pays d'une merveilleuse richesse parce qu'il est varié. En deux heures, on parcourt, de Genève à Berne, trois mondes différents au moins. Et il en est de même de nos coutumes, de nos parlers. Quelle richesse que nos différences !

Et un bon Suisse, un vrai Suisse, parce qu'il est Suisse, sait que ces richesses sont à lui. Je vous le dis : il m'importe extrêmement, à moi Genevois, que le Val d'Illiez, ou l'Intyamon, les Clos-du-Doubs ou le Jorat conservent leurs caractères, leurs coutumes, leur langage.

Le jour où les gens de Marsens, de Bonfol, de Forel et de Nendaz se ressembleront, c'est-à-dire, car c'est inévitable, ressembleront à ceux de Lausanne, de Genève, de Paris, de New-York, la Suisse sera appauvrie et NOUS serons appauvris.

On parle de l'industrialisation du Valais... Eh bien, je suis convaincu que la disparition de la paysannerie — et j'entends par « paysans » aussi les vignerons et les montagnards — dans nos cantons serait une affreuse mutilation et, je le répète, un appauvrissement pour tous les Suisses, et sans doute pour toute l'Europe, et pour tout le monde !

J'ai, pour mon compte, toujours aimé le *Conteur* de défendre ce que j'entends défendre : l'attachement à un sol, à une tradition, à un parler.

Ce sol, cette tradition, ce parler ne sont pas les mêmes partout. Mais, et il y va de notre vie, toute région, toute tradition authentique, tout parler a droit au respect. M. Montandon l'a dit : chaque patois a sa dignité et il n'est pas de mise de se moquer des autres ou de les considérer avec dédain, de même que sont déplaisantes les « rognes » personnelles entre patoisants.

Oui, nous avons besoin d'union. Je sais que l'union existe, au fond, et malgré les apparences, mais j'ai vu ailleurs le danger des désaccords... Si nous avons confiance les uns dans les autres, nous pourrons faire de grandes choses.

Et nous avons de grandes choses à faire ! Vous les connaissez. Mais il en est une que je voudrais vous signaler en terminant. Nous avons à lutter contre le défaitisme. Nous avons à ne pas trop croire ceux qui nous prédisent la mort des patois. Nous devons refuser d'y croire.

A l'acte IV de la tragédie de Mistral, *La Reine Jeanne*, la scène se passe sur une

galère qui porte la reine. La chiourme rame et chante en ramant, et le refrain de cette chanson est : *Faguen coume se l'èro :* « Faisons comme si cela était ! » Qu'il y ait quelque mélancolie dans ce culte de l'illusion, chez Mistral, c'est bien certain, mais cette parole peut être, pour nous, une sorte de mot d'ordre.

On a dressé devant nous le spectre du bilinguisme. Je ne crois pas du tout à ses dangers. Eh ! quand mes élèves écrivaient « envelope », ou « dance », parce que c'est ainsi que cela s'écrit en anglais, fallait-il rayer cette langue du programme ? Toute langue seconde est un danger, mais le patois, pas plus que les langues étrangères apprises à l'école et que l'utilité — ou le snobisme — impose !

Nous avons beaucoup de raisons d'être inquiets. Mais nous en avons beaucoup de nous rassurer. Ni M. Léon Savary, ni M. Henri Perrochon ne sont, je pense, des ennemis du français... Or ils sont nos amis ! Et le succès de Bulle ! Et le succès de nos concours... « Et quand la langue serait à l'agonie, le chant du cygne n'a-t-il pas sa justification et sa beauté ? », écrit Fernand Moutet, un écrivain provençal. (*Revue FE*, automne 1957.)

Au chant X de son *Poème du Rhône*, Mistral (encore ? pardon !...) nous montre le prince d'Orange assister au banquet que les mariniers, devenus ses amis, font à Beaucaire et lever son verre à la cause vaincue :

Ausas li got à la causo vincudo !

Cette cause, c'est l'ancienne batellerie du Rhône que menace la navigation à vapeur, mais vous pouvez bien penser que l'on n'a pas manqué d'appliquer ce mot à la cause de la langue provençale. Or, depuis 1897, date du *Poème du Rhône*, la langue provençale vit toujours, et a donné un génie, après Mistral, Joseph d'Arbaud, et une quantité d'auteurs de talent. Et la poésie provençale connaît aujourd'hui un renouveau extraordinaire.

Non, chers amis patoisants, si nous restons unis et vraiment frères, nous pourrons attendre longtemps avant de boire à la cause vaincue !

Si vous allez...

... à Sassel, vous pourrez tout l'abord jouir d'une vue très étendue : les Bernois y avaient installé un signal de communication. Vous serez sans doute frappé par le nombre de maisons anciennes qui se trouvent dans le quartier de Morat, car, à Sassel, il y a le quartier de Morat, comme il y a la porte de Morat, tout comme dans une grande ville qui se respecte. Il est vrai qu'on ne voit plus le portail, il a fallu le démolir, son étroitesse gênant une utilisation normale. Il est remplacé par un passage couvert, abritant une fontaine, et sur lequel existe une dépendance rurale. Ailleurs, vous pouvez voir, servant d'entrée à une grange de beaucoup postérieure, un portail dont la clef de voûte est ornée d'une tête sculptée au facies mongol. Avis aux chercheurs ! Ne manquez pas de vous avancer jusqu'à la charmante chapelle. Son chœur roman est de grandeur si modeste qu'il semble avoir été fait juste pour y loger la chaire. De l'extérieur, on voit l'encadrement de la fenêtre romane, qui a été cancellée. Vous saurez, de plus, que Sassel est le seul village vaudois où l'on célèbre la bénichon, cette fête si populaire du canton voisin.

Ad. Decollogny.